Document generated on 10/12/2024 1:22 a.m.

Lumen
Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies
Travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle

LUMEN

La constitution d'une mémoire de la fin de l'Ancien Régime, 1789-1815

Jean-Jacques Tatin-Gourier

Volume 25, 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1012086ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1012086ar

See table of contents

Publisher(s)

Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle

ISSN

1209-3696 (print)
1927-8284 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Tatin-Gourier, J.-J. (2006). La constitution d'une mémoire de la fin de l'Ancien Régime, 1789-1815. *Lumen*, *25*, 197–220. https://doi.org/10.7202/1012086ar

Copyright © Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

14. La constitution d'une mémoire de la fin de l'Ancien Régime, 1789-1815

Je n'évoquerai pas ici les grands débats qui, au XIXe siècle et au-delà, voient s'opposer les historiens de la Révolution française et les historiens de la littérature. Je ferai seulement remarquer que, pour les uns et les autres, la notion de fin d'Ancien Régime est pertinente. On sait comment elle s'impose, en termes polémiques, pamphlétaires, dès l'été 1789, avec une acception politique et sociale qui constituera la source des débats que l'on sait (sur la nature de la société avant 1789, de l'État monarchique et de la Révolution française), de Lamartine à Michelet, de Michelet à Tocqueville, de Soboul à Furet. Ces débats passionnés ont toujours été étroitement liés jusqu'à une période récente — en gros, la commémoration du bicentenaire en 1989 — aux tensions politiques et idéologiques françaises.

Néanmoins, la notion de fin d'Ancien Régime est assez généralement acceptée. Pour les uns, c'est le règne de Louis XVI et ses tentatives avortées de réformes ; pour les autres, la période remonte un peu plus haut, jusqu'en 1770 et la grave crise parlementaire de la fin du règne de Louis XV, la montée sans précédent d'un flot de libelles diffamatoires dégradant la figure royale. Pour les historiens de la littérature ou pour ceux qui, au début du XIXe siècle, ont tenté un bilan littéraire des décennies précédentes, le partage d'un XVIIIe siècle à deux versants s'est assez généralement imposé. Pour Jean-François de la Harpe c'est, à partir de 1750, l'essor d'un philosophisme haïssable, basculant peu à peu dans l'athéisme et l'esprit révolutionnaire responsables des violences populaires. Pour le Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe,* ce sera l'hégémonie voltairienne, qu'il nomme aussi «philosophisme», hégémonie socialement et moralement dissolvante, suicidaire. Pour les disciples des philosophes, la dimension réduite d'une décennie (de la mort de Voltaire et de Rousseau, en 1778, jusqu'à la Révolution) s'est enfin imposée avec ses constats angoissés : après les grands moniteurs de la pensée est décidément venu le temps du vide — au mieux une bohème littéraire peu fréquentable, au pire les «charlatans modernes», de Mesmer à Cagliostro.

1209-3696 / 2006 / 2500-0197 $24.00 / © CSECS / SCEDHS

Je tenterai de décrire la genèse de ces représentations de la fin de l'Ancien Régime, d'en comprendre la dynamique complexe de développement. Je ne prendrai pas, ou pas complètement, le terme «mémoire» dans l'acception de Pierre Nora : mon domaine d'études ne le permet pas. Certes c'est bien la Révolution française qui inaugure, conforte et oriente de manière systématique une véritable politique de la mémoire. Cette politique est d'abord une autocélébration essentiellement fondée sur la commémoration qu'inaugure avec fastes la fête de la Fédération du 14 juillet 1790 et qui implique le développement de représentations globales et négatives d'un passé honni parce qu'oppressif et obscurantiste. Cette politique tend à s'infléchir et à se démultiplier en de minutieuses pratiques exhumatoires quand — et tout cela est très rapide — vient le temps de la confrontation avec les «menées contre-révolutionnaires» internes ou externes : pour instruire le procès des émigrés, aristocrates et autres «ci-devants», pour précipiter leur élimination politique et même physique, il importe de scruter le passé proche, de dégager et de mettre en lumière leurs antécédents qui attestent nécessairement le déploiement de leurs turpitudes. Il en ira évidemment de même pour toutes les dissidences qui, des modérés — constituants ou feuillants — aux girondins et «brissotins», aux dantonistes et hébertistes, feront éclater le camp révolutionnaire.

Les inflexions de cette politique de la mémoire impliquent en retour des récits singuliers du passé. Singuliers au sens propres : isolés, sans destinataires précis au temps de l'écriture sinon une postérité aléatoire, peu probable tant la Révolution et ses développements sont vécus en termes de catastrophe et d'anéantissement. Ce sont les mémoires très individuelles de ceux que la Révolution marginalise inexorablement : une grande dame cosmopolite familière des cours européennes comme Madame d'Oberkirch; les ultimes écrivains du camp encyclopédique que la Révolution dépossède et relègue loin des salons et des académies anéanties, comme Jean-François Marmontel et l'abbé André Morellet; les opposants enfin, que la politique de Terreur traque et élimine, d'André Chénier à Madame Roland. Au-delà de leurs différences, ces voix singulières opposent à la vision politique officielle du passé leur propre et irréductible témoignage. A l'oubli de la négation gommante, officielle, ils opposent leur perspective, leur vérité qu'ils déclarent inoubliable. Il s'agit donc de résistance : dans l'ombre le plus souvent — Mme d'Oberkirch, Marmontel et Morellet — haut et fort parfois, avec tous les risques que cela implique — André Chénier et Madame Roland. Leurs visions ne seront pas oubliées puisqu'elles ont nourri ou nourrissent encore nos propres représentations des années qui ont immédiatement précédé la Révolution. Finalement, ces représentations se sont révélées riches d'avenir puisqu'elles étayent et fondent nombre de nos analyses

de la vie des élites à la veille de la Révolution, après avoir suscité, dès le début du XIXe siècle, nombre de révisions dans la lecture du passé.

Et c'est précisément là que la conceptualisation de Nora ne peut entièrement convenir à notre domaine d'études. Pour l'étude du jeu dialectique complexe de la mémoire officielle et de la mémoire individuelle, d'autres travaux me semblent plus suggestifs. Ceux de Jean-Pierre Faye, d'abord, dont les *Langages totalitaires* permettent de comprendre la nécessité d'interroger *toutes* les émergences des récits du passé, si ténues soient-elles, si marginales et singulières qu'elles puissent paraître[1]. Ceux de Jean Marie Goulemot, aussi, dont le travail sur les représentations de la révolution d'Angleterre permet d'appréhender la dimension longue et souterraine de la mémoire[2] : comme si en fin de compte et quelle que soit la durée des silences forcés, rien ne pouvait se perdre.

Force est donc de constater que, si émerge très tôt — en fait dès le printemps 1789 — un discours très négatif sur l'Ancien Régime considéré dans sa globalité, il n'est pas encore de discours focalisé sur son ultime période. Dans la grande vague des pamphlets qui dénoncent les privilèges et les privilégiés au printemps 1789, puis dans les multiples débats qui accompagnent et tendent à radicaliser les travaux de l'Assemblée constituante, les représentations d'un passé honni, passé d'une injustice et d'une oppression séculaires voire millénaires, sont très générales. L'image elle-même l'atteste. Dans un des almanachs révolutionnaires fortement politisés du temps, l'«Ancien Régime» est représenté sous les traits d'un squelette portant pour attributs les débris d'un suaire où sont inscrites les dénominations des privilèges abhorrés. A l'opposé, dans la même icône, la Révolution est représentée par l'image d'un soleil naissant. Les analyses de Jean Starobinski sur les «emblêmes de la Raison» sont tout-à-fait éloquentes sur ce point. Bien avant donc l'instauration du calendrier révolutionnaire, un réseau de métaphores se constitue qui tend à imposer une vision manichéenne des temps où le déclenchement de la Révolution est généralement présenté comme le moment crucial de l'arrachement à la nuit, à l'obscurantisme, et de l'avènement de l'ère lumineuse de la liberté, de la raison, de la

---

1 Voir, entre autres, J.-P. Faye, *Introduction aux langages totalitaires*, Paris, Hermann, 2003.

2 Jean-Marie Goulemot, *Le Règne de l'Histoire. Discours historiques et révolutions. XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel Idées », 1996.

justice et du progrès - et ce au moment même où se déclenche une dynamique de constitution de la mémoire révolutionnaire, faite d'un récit d'événements présentés comme autant de conquêtes des droits du citoyen. Jean-Pierre Faye a bien montré comment ce récit passe par les grands concepts rousseauistes de volonté générale, de souveraineté du peuple, grands concepts que ce récit valide et crédite d'une énergie nouvelle qui se révèlera pleinement dans les années suivantes. La première grande commémoration officielle, la Fête de la Fédération du 14 juillet 1790, ponctue officiellement et avec un consensus encore très ample cette première dynamique de constitution de la mémoire révolutionnaire.

Mais pour bien comprendre ses implications, il faut en outre prendre en compte l'un de ses traits majeurs : la véritable saturation des références à l'Antiquité, aux révolutions de Sparte, d'Athènes et de Rome. La célébration du présent révolutionnaire d'une part, et l'admiration fascinée pour les cités démocratiques d'une Antiquité constamment érigée en modèle d'autre part, impliquent en fait l'appréhension confuse et l'amalgame d'un passé national où la décennie qui précède la Révolution n'est l'objet d'aucune distinction particulière. De plus, dans la production écrite massive des deux premières années de la Révolution, l'effacement des références à la période immédiatement antérieure est flagrante. L'indépendance américaine, si fascinante récemment encore, est somme toute vite oubliée. Et les tensions précédentes sont elles aussi très vite gommées, des tentatives de réforme du règne de Louis XVI (Turgot et Necker) à la politique du chancelier Maupeou qui suscite dans les ultimes années du règne de Louis XV (1771-1774) une importante fronde parlementaire et nobiliaire. C'est d'ailleurs Necker lui-même qui constate dès 1791 l'oubli absolu de son action politique : «Je pourrais aisément rappeler d'autres circonstances, d'autres services de ce genre : il en est un grand nombre ; mais que puis-je attendre des paroles, lorsque les actions, ces ecrits en grandes majuscules s'effacent de la mémoire, où n'y font point de traces ?[3]»

Le souvenir des combats parlementaires semble lui aussi se dissoudre malgré les tentatives répétées d'inscrire la révolution présente dans le droit fil de la résistance parlementaire au «despotisme». Le parlementaire Duval d'Epremesnil proclame ainsi la filiation de «la révolution actuelle» et de «la révolution de 1771», et les rééditions, de 1787 à 1790,

---

3 «Sur l'administration de M. Necker, par lui-même», 1791, dans *Œuvres complètes de M. Necker, publiées par M. le Baron de Staël, son petit fils*, Paris, Treuttel et Wiertz, 1820; 1921, 15 vols, in 8, vol. VI, p. 27.

des pamphlets dirigés contre Maupeou (*Le Catéchisme du citoyen* de Saige, *l'Ami des loix* précédé d'une dédicace à l'Assemblée Nationale) suggèrent une même continuité politique. Mais les parlementaires ne sont pas les seuls à tenter d'organiser le jeu des résurgences sensées attester leur courage passé et à se mettre en scène comme les préfigurateurs des événements en cours. Un proche de Turgot, Boncerf, intervient pour rappeler qu'en 1776 il a publié *Les Inconvénients des droits féodaux* et a, en ce sens, préfiguré les travaux de l'Assemblée Nationale. Toutes ces tentatives de rappel des rôles seront de fait vouées à l'échec, qu'elles émanent des cercles réformateurs ou des milieux parlementaires frondeurs. Les antiphilosophes (qu'il s'agisse de l'abbé Berthier ou de l'abbé Bordier-Delpuits exhumant et rééditant leurs réfutations du *Contrat social* publiées dans les années 1760) n'auront pas plus de succès : ils n'obtiendront pas d'être reconnus pionniers en matière de prévision du danger révolutionnaire. Un seul antiphilosophe semble avoir bien compris qu'il était préférable de faire oublier son passé militant : Pallissot, l'auteur à scandale de la comédie *Les Philosophes* (1760), qui préfère rallier la Révolution et donner une édition des oeuvres complètes de Voltaire qu'il dédiera, en 1794, au Comité de salut public.

Initialement, donc, la Révolution semble bien produire une sorte d'amnésie. Il n'y a pas plus de mémoire longue : peu de références à la première ou à la seconde révolution d'Angleterre, aux frondes ou aux guerres civiles du passé. Tout se passe comme si la monarchie se donnait comme un bloc monolithique sans histoire.

La mémoire d'un Ancien Régime finissant ne se construira en fait que dans un second temps qui commence avec les premières dénonciations des «menées» des émigrés et de leurs complices, ci-devant aristocrates, prêtres et «brigands», et se poursuit avec les éliminations successives des divers dissidents conduits à affronter les Jacobins : modérés — constituants et feuillants — , girondins, dantonistes... Si divers que soient ces groupes, si hétérogènes que soient leurs rapports à la Révolution, une même logique préside à leur mise en accusation et à leur inéluctable défaite. Il est certes des accusations précises, étayées de preuves, d'intelligence avec l'ennemi, de complot et de trahison. Mais avec l'intensification de la Terreur, l'essentiel n'est pas là : les perspectives d'une idéologie de l'appartenance l'emportent largement sur celles d'une idéologie des actes. L'aristocrate ne peut qu'être accusé de menées contre-révolutionnaires, puisqu'il est aristocrate. Et il en va nécessairement de même du girondin «fédéraliste» qui ne peut que comploter contre l'indivisibilité de la Nation. Avec la Terreur et ses tribunaux d'exception, il n'est pas tant besoin de preuves de faits et d'actes, que de preuves d'appartenance.

Avec l'aiguisement de ces conflits et la multiplication des mises en accusation, le pamphlet révolutionnaire tend à prendre la forme épisto-

laire. Les conditions historiques de l'affrontement (présence d'une émigration aux frontières, clandestinité imposée aux «aristocrates», traque des «fédéralistes») impliquent une mise en scène particulière de l'accès à l'intimité scandaleuse de l'adversaire : l'interception, la saisie des correspondances secrètes. En 1793 paraît la *Correspondance originale des émigrés ou les émigrés peints par eux-mêmes*, qui aurait été saisie par «l'avant-garde du Général Kellermann à Longwy et à Verdun, dans le porte-feuille de Monsieur et dans celui de M. Ostome, secrétaire de M. de Calonne». L'éditeur souligne la valeur d'une telle publication qui permet que lumière soit faite sur les complots présents.

Les menées présentes des ennemis du peuple ne sont pas les seuls objets de la vigilance révolutionnaire. Des correspondances surgissent d'un passé récent — la veille même de la Révolution — participant manifestement de la construction d'une mémoire révolutionnaire et policière. Les recueils se donnent pour ensembles de lettres livrant enfin aux lecteurs la scandaleuse vérité, grâce au reniement tardif d'un confident déçu par l'ingratitude des rois ou des grands, ou finalement convaincu par la Révolution triomphante de la nocivité de l'Ancien Régime. *La Reine dévoilée* (1789) passe ainsi pour un recueil des lettres de Marie-Antoinette et des courtisans compromis dans l'affaire du Collier (1786). C'est l'un des premiers ouvrages à prétendre établir en ces termes la mémoire scandaleuse des années ultimes d'une monarchie où la corruption a gagné les plus hauts sommets de l'Etat.

Au delà de cette mise en scène de la correspondance résurgente, apparaît aussi le pamphlet qui prend en quelque sorte la forme brute de l'archive policière : la liste de noms et le sommaire des méfaits passés de chacun. Le Député Dulaure publie en 1791 un véritable dictionnaire des ecclésiastiques réfractaires, dans lequel il se réfère souvent aux libelles des années 1770-1780 et qui fait suite à un premier volume, publié un an plus tôt et consacré à la vie des nobles[4]. Dans un dictionnaire aisément consultable s'opère ainsi la synthèse des dénonciations antérieures. Nombreux sont les pamphlets qui prennent la forme de listes de personnes suspectées, arrêtées. L'almanach lui-même développe cette problématique : *L'Almanach des honnêtes femmes*, publié en 1790, «relègue les Saints en Paradis» et les remplace par les noms de femmes aristocrates, «jeunes, blondes et blanches» et «chaque mois porte un titre analogue au genre de volupté de ses héroïnes».

---

4 *Vie privée des Ecclésiatiques, prélats, et autres fonctionnaires publics, qui n'ont point preté leur Serment sur la Constitution civile du Clergé. Pour faire suite à la liste des Nobles.*

C'est donc bien avec le début de l'émigration, avec l'aiguisement des tensions politiques, l'isolement européen de la France révolutionnaire et le basculement dans la guerre civile que la dénonciation des menées aristocrates et des complots entourant la famille royale implique le rappel plus précis des années précédant immédiatement la Révolution. Le pamphlet révolutionnaire renoue alors largement avec le discours diffamatoire des libelles des années 1780. La projection des nouvelles tensions révolutionnaires sur une période qui coïncide globalement avec le règne de Louis XVI dessine une fin d'Ancien Régime oppressive et politiquement vide, moralement scandaleuse, profondément décadente et justifiant par là-même le sursaut révolutionnaire.

Aux lendemains de Thermidor, dans le processus complexe et ambigu de normalisation institutionnelle (qu'a si bien analysé Bronislav Baczsko dans son *Comment sortir de la Terreur ?*[5]), nombreux sont ceux qui — de Louis Sébastien Mercier, sympathisant girondin, à La Harpe, engagé dans une autocritique radicale de ses sympathies jacobines — dénonceront l'instrumentalisation jacobine toujours menaçante de cette mémoire des dernières années de la monarchie. Cependant, des démentis individuels se sont très tôt opposés à ce procès de la fin de l'Ancien Régime. Au fil des crises et des purges qui ont ébranlé l'unité des rangs révolutionnaires, les protestations se sont multipliées[6]. Parmi ces réactions successives (le terme n'a pas ici les connotations politiques qu'il a d'ailleurs acquises sous le Directoire), je distinguerai quatre ensembles de textes : les *Mémoires* de Madame d'Oberkirch, familière des cours européennes des années 1780; les *Mémoires* de Marmontel et Morellet, académiciens d'obédience voltairienne; quelques textes de Chénier; et enfin les *Mémoires* de Madame Roland (Jeanne-Marie Philipon, dite Manon Roland), «l'égérie de la Gironde».

Avec Madame d'Oberkirch, s'exprime avant tout le refus de la profanation des fêtes aristocratiques. Le texte est en effet révélateur d'un refus paroxystique du présent révolutionnaire et d'un choix exclusif de la

---

5 B. Baczo, *Comment sortir de la Terreur : Thermidor et la Révolution*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1989.

6 Avant même que la dynamique révolutionnaire n'aboutisse à sa suppression, la presse royaliste fut, semble-t-il, assez constament hors jeu : elle était bien davantage préoccupée de mettre en lumière les contradictions du camp révolutionnaire et de priver ce dernier des références prestigieuses aux grandes œuvres des Lumières et notamment aux œuvres politiques de Rousseau — je pense en particulier au journal *Les Actes des Apôtres*.

nostalgie. Ce type de position est sans nul doute à l'origine de la nostalgie ultérieure des fêtes galantes. Noble alsacienne et habituée de la Cour et de la Ville, Madame d'Oberkirch rédige ses *Mémoires* dès 1789, dans l'urgence, et à partir d'une appréciation catastrophique de la situation politique française : «J'ai la douleur dans l'âme et la mort dans le cœur. Tout ce que je vénère succombe ; ce que j'aime est menacé ; il ne me reste plus de force que pour souffrir, et pour rien dans le monde, je ne voudrais éterniser le souvenir de ces affreux jours[7]». Mémoire exclusive, et qui présuppose l'effacement des événement révolutionnaires, fussent-ils présentés comme autant d'horreurs et de crimes. Ecriture de sauvegarde donc. Il importe de sauver pour les plaisirs ultimes de sa propre mémoire et pour ses proches — si tant est qu'ils survivent à la catastrophe — ce qui peut encore l'être : un souvenir extasié, qui paradoxalement n'hypothèque pas une volonté de comprendre, puisque l'intelligence du monde, des faits et de soi-même est aussi un trait majeur de la personnalité noble. Et cette volonté de comprendre, cette ambition intellectuelle élisent très vite comme objet d'analyse la responsabilité des élites dans le déclenchement de la Révolution. L'appréhension horrifiée de l'avenir immédiat fonde deux priorités : restituer par l'écriture la magie des temps ultimes d'un ordre ancestral, et comprendre comment ce dernier s'abîme dans l'injure et la violence.

Les *Mémoires* de Madame d'Oberkirch ont souvent été lus comme une chronique des spectacles les plus divers. La baronne ne manque pas d'évoquer sa fréquentation des théâtres parisiens et même des spectacles de boulevard (les Variétés amusantes) où elle aime rire «à gorge déployée». Mais la notion de représentation dépasse les spectacles proprement dits et embrasse la vie de cour et la vie mondaine. Dans les fêtes royales et princières, le public est partie prenante d'un spectacle global de ballets et de concerts, d'opéras et de comédies, d'espaces et de décors. La mémorialiste s'attarde sur les réceptions somptueuses données par les Condé à Chantilly, lors de la visite du Comte et de la Comtesse du Nord — le prince héritier de Russie et son épouse — en 1781 :

Chantilly est le plus beau lieu du monde, non plus comme au temps de Madame de Sévigné, tapissé de mille écus de jonquilles, mais enchanteur, mais superbe. Les eaux, les bois, les jardins sont délicieux [...]. Le diner qui ouvrit la journée fut splendide [...]. Après *L'Ami de la maison*, on joua une pièce de circonstance,

---

7 *Mémoires de la baronne d'Oberkirch sur la cour de Louis XVI et la société française avant 1789*, Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », 1989, p. 684.

en vaudevilles, par M. Laujon, secrétaire des commandements de M. le prince de Condé. Le titre était : *Le Poète supposé*, et M. Champein l'avait mis en musique. Les couplets de la fête du jour étaient surtout très-jolis et furent parfaitement chantés. Il y eut une décoration d'une superbe chute d'eau naturelle et un ballet où parurent les plus célèbres danseuses. Toute la comédie était parfaitement organisée comme le reste de la fête [...]. Nous trouvâme ensuite une illumination complète dans les jardins et un feu d'artifice éblouissant [...]. On soupa dans l'Ile d'amour ; il s'y trouva toutes sortes de jeux de bague et d'escarpolette ; puis le bal, ensuite : ce fut d'une gaieté, d'un entrain qu'on ne rencontre point ordinairement à la cour [...]. On se coucha quand on voulut ; toutes les chambres étaient préparées, et, sans presse, sans confusion, la liberté la plus entière régnait dans cette maison, héritage d'une si grande race [...]. Nous avons, après le dîner, été manger des fruits dans un pavillon situé au milieu de ces bois, et que nous n'avons pas vu encore. Ce pavillon est une seule rotonde isolée, dans le haut de laquelle on a préparé des places invisibles pour des musiciens ; de sorte qu'étant assis bien mollement dans la salle sur un sofa, on entend de la musique au-dessus de soi, sans l'apercevoir le moins du monde. Cela fait une illusion charmante ; on croit entendre chanter les anges du ciel[8].

La splendeur de la fête naît de l'harmonie des arts les plus divers, de l'alliance de la magnificence et du sens de l'intime : accord des paysages, des jardins et de l'architecture, des jeux d'eau et des pièces musicales, qualité des spectacles et des conversations, élégance parfois simple des costumes et splendeur des repas, fussent-ils apparemment frugaux.

Ces fêtes sont aristocratiques et ne sont pas à proprement parler galantes ou encore moins libertines. Le libertinage et les comportements illicites ne se situent que dans les marges, à la périphérie du théâtre et de l'opéra. Rien donc que de très traditionnel : la baronne se contente de déplorer le fait que les princes du sang se rendent régulièrement dans les bals masqués parisiens et choquent l'opinion par leur inconduite toujours devinée. Maîtrisant l'art de la suggestion, les *Mémoires* de Madame d'Oberkirch demeurent en fait très proches des nouvelles à la main du XVIIIe siècle dont elle a sans doute été lectrice dans la petite cour germanique de Montbéliard : l'essentiel est Paris et Versailles, la chronique de la Cour et de la Ville, la vie des arts et des lettres — le théâtre avant tout — pimentée de quelques anecdotes qui ne dépassent pas les limites de la bienséance.

---

8 *Ibid.*, p. 278-279.

C'est pourtant au cœur de cette vie théâtrale parisienne que l'intelligence de la mémorialiste décèle une première faille annonciatrice de la Révolution : le succès du *Mariage de Figaro* en 1784. La séduction et le cynisme de Beaumarchais, son évident talent enfin, auraient ouvert la voie à la déstabilisation d'élites conduites à rire d'elles-mêmes et à perdre ainsi, dans une curieuse mais efficace alliance du doute et du plaisir, l'estime de soi et la confiance dans les valeurs morales et sociales traditionnelles. L'appréciation du succès du *Mariage de Figaro* est marquée par la même ambiguité et amplifie encore les griefs de Madame d'Oberkirch :

> *Le Mariage de Figaro* est peut-être la chose la plus spirituelle qu'on ait écrite, sans en excepter, peut-être, les oeuvres de M. de Voltaire. C'est étincelant, un vrai feu d'artifice. Les règles de l'art y sont choquées d'un bout à l'autre, ce qui n'empêche pas qu'une représentation de plus de quatre heures n'apporte pas un moment d'ennui. C'est un chef-d'oeuvre d'immoralité, je dirai même d'indécence, et pourtant cette comédie restera au répertoire, se jouera souvent, amusera toujours. Les grands seigneurs, ce me semble, ont manqué de tact et de mesure en allant l'applaudir ; ils se sont donné un soufflet sur leur propre joue ; ils ont ri à leur dépens, et ce qui est pis encore, ils ont fait rire les autres. Ils s'en repentiront plus tard. Les facéties auxquelles ils ont applaudi, leur font les cornes, et ils ne les voient point. Beaumarchais leur a présenté leur propre caricature, et ils ont répondu : C'est cela, nous sommes fort ressemblants. Etrange aveuglement que celui-là! [...] Je rentrai chez moi en sortant de la comédie, le coeur serré de ce que je venais de voir et furieuse de m'être amusée. Cette inconséquence est le secret du succès. On s'amuse malgré soi[9].

Les signes précurseurs de la Révolution tiendraient ainsi d'abord aux manifestations de la sensibilité des élites. La débauche, la corruption, toutes les charges dont les pamphlets accablent les ordres privilégiés sont ici hors de cause. Mais le succès du très charmant et du très intelligent Beaumarchais atteste qu'il est désormais un art de piéger le public noble en jouant de ses émotions les plus intimes et en retournant contre lui son intelligence et son sens de l'ironie.

En scrutant les faiblesses de ce type, et en constatant sa récurrence dans la société qu'elle fréquente, Mme d'Oberkirch est en fait conduite à développer un diagnostic global de décadence. Observant ses propres inclinations et celles de ses proches, la mémorialiste décèle tout d'abord «en cette fin de centenaire» un abandon des exigences rationalistes et des

---

9 *Ibid.*, p. 414-415.

hardiesses philosophiques au profit du merveilleux, du spiritualisme et de l'ésotérisme.

La fin de ce siècle si incrédule est marquée de ce caractère incroyable d'amour du merveilleux, je dirais de superstition si je n'en étais moi même imbue, quoique malgré moi, ce qui dénote, assure-t-on une société en décadence. Il est certain que jamais les rose-croix, les adeptes, les prophètes et tout ce qui s'y rapporte, ne furent aussi nombreux, aussi écoutés. La conversation roule presque uniquement sur ces matières ; elles occupent toutes les têtes ; elles frappent toutes les imaginations, même les plus sérieuses et si ces *Mémoires* en offrent de nombreuses traces, c'est qu'ils sont la représentation fidèle de cette époque. Nos successeurs hésiteront à le croire ; ils ne comprendront pas comment des gens qui doutent de tout, même de Dieu, peuvent ajouter une foi complète à des présages[10].

Où sont nos failles ? Où est la force qui nous a manqué ? Telle est la question — et ce n'est pas là une question dictée par l'ennemi — à laquelle Madame d'Oberkirch s'efforce scrupuleusement de répondre en examinant d'abord ses propres goûts. Elle constate qu'à la magnificence des fêtes aristocratiques succèdent les angoissantes veillées du spiritisme. La montée de l'irationnel, à la veille de la Révolution, signifierait ainsi l'attente des violences et des massacres.

L'image, riche d'avenir, d'une fin d'Ancien Régime contrastée et décadente, raffinée dans ses exigences artistiques, européenne et cosmopolite mais aussi prodigieusement imaginative et angoissée, s'élabore ainsi dès 1789, dans des mémoires destinés à la simple sauvegarde du souvenir d'une époque perdue. Avec Madame d'Oberkirch, les fêtes de la fin de l'Ancien Régime sont aristocratiques au sens strict : elles constituent la quintessence d'un art de vivre. Les exigences éthiques et le souci de réhabiliter un mode de vie dont l'éradication est entamée conduisent à minimiser et à reléguer au rang d'anecdotes les comportements illicites et le libertinage des élites. Ces fêtes sont crépusculaires par l'angoisse croissante de leurs protagonistes, dont la mémorialiste elle-même. Toujours dominée par l'ombre projetée du cataclysme imminent, la chronique des dernières années de la Cour et de la Ville, la mention serrée et régulière des spectacles d'opéra, revêtent par là même une dimension funèbre.

Sous l'Empire et sous la Restauration, la nostalgie d'une fin d'Ancien Régime aristocratique, raffinée et galante connaîtra un nombre croissant

---

10 *Ibid.*, p. 675.

d'amateurs. Sous l'Empire cette mémoire permet de suggérer en contrepoint la grossièreté d'une cour constituée de parvenus, voire la brutalité de l'Empereur. En publiant en 1809 — peu avant *De l'Allemagne* — un extrait de la *Correspondance* du Prince de Ligne, Madame de Staël exploitera sans nul doute cette veine. Mais ce retour sur la fin de l'Ancien Régime permet aussi de suggérer le démenti et l'arrière plan d'une pieuse imagerie royaliste qui se constitue autour de la famille royale martyre et qui culminera avec les ultras de la Restauration pour se figer, après 1830, dans la propagande légitimiste. Sous l'Empire, le succès des *Mémoires* de deux familiers de Marie-Antoinette — le Baron de Besenval et l'ancien page Tilly — a incontestablement cette dimension.

Le libertinage des élites aristocratiques des années 1780 est de fait plus souvent suggéré qu'évoqué. La mémoire de ce libertinage se constitue en fait de manière souterraine dans des cercles très restreints. Elle ne se donnera explicitement qu'une fois dépassées la véhémence et la crédibilité des accusations révolutionnaires, et une fois retombée la ferveur de ceux qui, selon le mot du Prince de Ligne, parce qu'ils avaient lu avec enthousiasme *Le Génie du Christianisme* avaient désormais «la rage du christianisme». Ce sont sans doute les *Fragments de l'histoire de ma vie* du Prince de Ligne qui permettent le mieux de cerner le caractère souterrain de cette mémoire, et le poids des contraintes et des interdits qui en ont longtemps hypothéqué l'expression écrite. De fait, les silences ne seront levés que très tard : le feu croisé des condamnations révolutionnaires et des repentirs nobiliaires ont longtemps joué. Les oeuvres autobiographiques posthumes du Prince de Ligne — si discontinues et fragmentaires soient-elles — constituent sans doute le meilleur témoignage d'une tradition orale où, loin des interdits de toute origine, le libertinage de la fin de l'Ancien Régime est érigé en objet de nostalgie pour des élites nouvelles sans nul doute fascinées. Que pesaient en effet les débauches du Directoire en comparaison du raffinement de la fin de la monarchie?

La nostalgie de l'Ancien Régime n'est cependant nullement le monopole d'une haute noblesse sensible au caractère irréversible de l'abolition d'un art de vivre. Les mémoires des hommes de lettres issus du milieu encyclopédique, intégrés aux institutions académiques d'Ancien Régime et bénéficiaires des largesses de ses élites, attestent également le sentiment d'une dépossession : perte irréversible pour Marmontel[11], qui

11 Jean-François Marmontel, *Mémoires*, éd. Jean-Pierre Guicciardi et Gilles Thierriat, Paris, Mercure de France, 1999.

interrompt sa rédaction sous le Directoire, peu avant sa mort ; perte que Morellet[12] s'attache au contraire à compenser sous le Consulat et sous l'Empire par l'entreprise de restauration de l'Académie et la perspective — largement hypothéquée par la réaction catholique et l'hostilité de Napoléon — d'une réhabilitation des idéaux des Lumières.

Les deux ouvrages sont communément rapprochés : l'un et l'autre restituent l'itinéraire, d'abord heureux, d'hommes de lettres d'origine provinciale et modeste, dont la Révolution a ruiné la carrière et détruit une aisance laborieusement acquise. Les deux textes sont appréhendés à ce titre comme des documents sur les filières intellectuelles d'Ancien Régime : la voie de l'enseignement, les concours poétiques et académiques, le patronage de Voltaire, la collaboration à l'*Encyclopédie*, la fréquentation des salons et le mécénat des grands et des financiers, qui permettent à Marmontel de devenir un poète dramatique et lyrique de renommée européenne, secrétaire perpétuel de l'Académie et historiographe du roi ; la voie de l'Université et de la prêtrise qui permet paradoxalement à Morellet de ferrailler avec zèle aux côtés de Voltaire contre le fanatisme, de développer une activité d'économiste dans le sillage de Turgot (qui obtient pour lui le prieuré de Thumert), de fréquenter lui aussi les principaux salons parisiens (cercles de d'Holbach et Diderot, salon de Madame Helvétius) pour lui aussi «terminer» académicien.

Marmontel est un voltairien docile aux consignes d'un maître qui a exhorté ses disciples à s'intégrer aux institutions pour mieux les contrôler. C'est en tant qu'historiographe du roi que Marmontel expose sa condamnation absolue des événements révolutionnaires. Et c'est au nom de la légitimité de sa réussite d'homme de lettres qu'il dénonce l'injustice de la dépossession de ses charges et de ses ressources et qu'il évoque les objets de sa nostalgie. La Révolution est une rupture bouleversante : les *Mémoires* de Marmontel ne sont pas sans rappeler ceux de Madame d'Oberkirch. Les objets de ses regrets sont toutefois très différents : l'espace de la sociabilité campagnarde et familiale des origines ; les joies de l'acquisition des connaissances et des succès scolaires puis littéraires dans l'académie des Jeux floraux; l'enthousiasmante protection d'un Voltaire béni par la mère de l'auteur et abordé comme un monarque; la formation poétique et dramatique que seuls permettent Paris, ses salons et ses théâtres, où Marmontel connaît très rapidement les plus grands succès. La fréquentation de la cour et des salons les plus prestigieux —

---

12 André Morellet, *Mémoires de l'abbé Morellet, de l'Académie française, sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution*, éd. Jean-Pierre Guicciardi, Paris, Mercure de France, 1988.

des fermiers généraux et des grands financiers à Mme de Pompadour — est la pratique culturelle la plus fréquemment évoquée. Le rôle politique et intellectuel de la favorite apparaît à cette occasion dans toute sa complexité : protectrice du chef de file des physiocrates Quesnay, recevant dans son entresol Diderot, d'Alembert, Duclos, Helvétius, Turgot, Buffon et Marmontel, alors que les grands choix politiques se décident dans ses appartements.

Marmontel est en fait résolument étranger à la représentation de l'Ancien Régime communément reçue à l'époque révolutionnaire. Les mécanismes de la censure ne sont pas tant décriés et condamnés qu'exposés : le lecteur peut ainsi comprendre comment les hommes de lettres du camp encyclopédique savaient se jouer, loin de toute dramatisation, des contradictions institutionnelles de l'époque. Marmontel montre notamment comment la censure de son *Bélisaire* l'a en fait servi. La stratégie du camp encyclopédique apparaît ainsi parfaitement efficace. Objectifs et division du travail président à un jeu maîtrisé dans lequel plusieurs phases se distinguent : l'isolement de la Sorbonne et la neutralisation de la Cour et du Parlement, puis la mise en scène des appréciations positives des princes de l'Europe éclairée, qui permet de ridiculiser les arrêts de la faculté de théologie.

Pour la dernière décennie de l'Ancien Régime, Marmontel accentue la dimension proprement politique de ses *Mémoires*, avec la chronique régulière des événements, les portraits des ministres de Louis XVI, la caractérisation des politiques successives, la relation de la guerre des farines, l'analyse de la chute de Turgot et des renvois et retours successifs de Necker. Cette séquence, à nette dominante politique, fait ressurgir les tensions oubliées des années 1780 : frondes parlementaires, changements de cap ministériels toujours contestés. La monarchie apparaît en fait confrontée à des options strictement opposées, en matière économique essentiellement. Les politiques des ministres réformateurs Turgot et Necker sont bien antagonistes : Turgot, partisan inconditionnel de la liberté absolue des prix; Necker, soucieux au contraire d'un équilibre des prix qui ne peut être obtenu que par une réglementation étatique. Sens intransigeant des principes et subordination du droit de propriété à l'intérêt général, libéralisme absolu et égalitarisme étatique auraient ainsi été contradictoirement à l'œuvre dans les élites réformatrices de la monarchie à la veille de la Révolution. L'Ancien Régime finissant semble ainsi perdre toute unité politique : en crise, il recèle déjà les germes politiques de la Révolution abhorrée.

Plus encore que les *Mémoires* de Marmontel, ceux de Morellet doivent être appréhendés comme un témoignage sur la société des gens de lettres et des philosophes du second versant du siècle. Tous sont là en effet, ou plutôt l'abbé est partout : auxiliaire zélé et apprécié de Voltaire, présent

dans le cercle de d'Holbach et proche des matérialistes Diderot et Naigeon, ami de Turgot dont il a été le condisciple à la Sorbonne avant de fréquenter le salon de Mme Necker, témoin sans nul doute très partial des comportements déroutants de Rousseau, fidèle comme Marmontel du salon de Madame Geoffrin et enfin de celui de Madame Helvétius. Traducteur de Beccaria, ami de Hume et d'Alessandro Veri, Morellet s'inscrit de plus dans les réseaux européens des Lumières.

Pour Morellet, la réflexion des Philosophes — et notamment celle des matérialistes comme Diderot — fut d'ordre strictement spéculatif. Par là, elle méritait une tolérance qui lui fut le plus souvent refusée. Ce refus injuste put légitimement susciter, en retour, les grands combats du siècle contre l'intolérance, auxquels Morellet se glorifie d'avoir participé avant d'affronter, au cœur de la Révolution, une intolérance étonnament semblable puisqu'elle n'a fait que changer de cible et de camp. Il rappelle le succès de son manuel sur l'Inquisition. Pour ce qui est des sévérités de la censure, il n'est en fait rien de commun entre les geôles révolutionnaires et les confortables séjours à la Bastille (garants, de plus, de succès dans les salons parisiens). Pour Morellet le combat contre la Terreur prolonge les combats antérieurs de la Philosophie. Et les armes toutes voltairiennes de l'ironie et du pamphlet demeurent, si dérisoires et inefficaces soient-elles, de saison.

Il s'agit d'abord pour Morellet de dédouaner les Lumières de toute responsabilité dans les déchaînements de la Terreur révolutionnaire : il n'est guère selon lui que l'œuvre politique de Rousseau qui mérite d'être mise en cause. Contre les représentations stéréotypées d'un Ancien Régime vilipendé, Morellet souligne les avancées réformatrices en matière judiciaire, politique et économique que connut la monarchie peu avant de sombrer. Il montre comment la mémoire de la censure et des institutions religieuses et éducatives d'Ancien Régime — mémoire construite par les révolutionnaires — occulte des fonctionnements complexes, infiniment plus souples qu'on ne l'admet généralement. C'est précisément dans cette complexité, dans une perméabilité limitée mais prometteuse de la monarchie et des Lumières, que se situerait, contre les reconstructions *a posteriori*, la vérité politique de la philosophie du XVIIIe siècle.

Sous le Consulat et dans les premières années de l'Empire, une stratégie politique et culturelle précise sous-tend cette défense intransigeante des acquis de la Philosophie dans les dernières années de l'Ancien Régime. Pour que le fil interrompu par la Révolution reprenne, pour que l'Académie restaurée retrouve son rayonnement, pour que l'hostilité consulaire puis impériale à la philosophie politique soit surmontée, il importe de dresser un bilan impartial d'une fin d'Ancien Régime engagée sur la voie du progrès, grâce à l'ouverture des élites à

la Philosophie. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateabriand n'aura que sarcasme pour le vieil abbé nostalgique d'un philosophisme qu'il croit encore terrassé à jamais.

Les crises politiques des années 1793-1794 divisent les rangs révolutionnaires et se dénouent dans les vagues d'éliminations successives. Celles-ci modifient profondément les appréhensions qu'avaient les victimes du devenir historique. Condorcet fait exception. Traqué, à la veille du suicide qui lui permettra d'échapper à ses bourreaux, il rédige son *Tableau des progrès de l'esprit humain*. S'il reconnaît des rythmes de progrès différents entre les nations et les civilisations, il ne semble envisager à aucun moment la possibilité d'une véritable régression historique.

André Chénier (finalement emprisonné puis exécuté) est, quant à lui, rapidement conduit à établir une équation entre l'oppression de l'Ancien Régime et la «tyrannie» des clubs, puis des Jacobins. Jusqu'à septembre 1791, et malgré ses condamnations des violences populaires, Chénier maintient un équilibre entre «le despotisme de la cour» et les «brouillons populaires»; mais à partir de septembre 1791, le poète dénonce en priorité la manipulation de la classe «pauvre et ignorante» par de prétendus «défenseurs du peuple» attisant en fait la soif de vengeance sociale. De toute évidence, la dynamique de la dissidence et de la critique sans concession l'emporte désormais. Le 22 octobre 1791, Chénier s'élève contre la persécution des prêtres réfractaires. En avril 1792, il prend parti pour les soldats qui, sur les ordres de Bailly et La Fayette, ont pacifié le Champ de Mars troublé par des «énergumènes interprètes des volontés d'un Brissot». Le 29 avril 1792, dans un article «Sur les sociétés patriotiques», Chénier évoque la «féroce démence» de Robespierre.

La gradation des violences permet à Chénier de développer une analyse de la tyrannie nouvelle qu'il juge désormais plus oppressive que l'ancienne. Ces prises de position ont un retentissement immédiat sur sa poésie. Composées dans la clandestinité, le refuge de Versailles ou la prison, les odes et les iambes témoignent d'une appréhension horrifiée de la Révolution. La véhémence de la condamnation des bourreaux — les hommes «tigres» et leurs lâches complices — a longtemps été oubliée au profit des poèmes d'amour et de la célébration de l'éphémère («La jeune captive» ; «Il sait qu'il doit mourir»).

La réflexion sur le temps et la mémoire est une autre thématique essentielle. Chénier refuse le discours convenu de l'aube d'une ère nouvelle, rejetant vigoureusement les célébrations révolutionnaires d'exploits douteux.

Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres ;
Il nie, il jure sur l'autel.
Mais nous, grands, libres, fiers, à nos exploits funèbres,
A nos turpitudes célèbres,
Nous voulons attacher un éclat immortel.
De l'oubli taciturne et de son onde noire
Nous savons détourner le cours.
Nous appelons sur nous l'éternelle mémoire,
Nos forfaits, notre unique histoire,
Parent de nos cités les brillants carrefours[13].

Et c'est précisément la politique révolutionnaire de commémoration qui conduit Chénier à rejeter le peintre David, grand organisateur de ces fêtes :

Arts dignes de nos yeux ! pompe et magnificence
Digne de notre liberté,
Digne des vils tyrans qui dévastent la France,
Digne de l'atroce démence
Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté[14].

Les derniers poèmes de Chénier impliquent une révision profonde de sa conception de la césure révolutionnaire, et plus globalement de la mémoire. La succession même des textes — et peu importe qu'elle ait été voulue ou non par Chénier — est hautement significative. A «l'Ode à La Barre», où la nymphe de la consolation déclare «Ta patrie est juste aujourd'hui», succède l'«Ode à Marie-Anne Charlotte Corday». La cinquième ode à Byzance est suivie d'une longue évocation de Versailles désertée de ses rois. Chénier loue en Byzance le respect que le despotisme oriental accorde à l'espace privé de ses sujets. Ce despotisme alors considéré comme le plus absolu et le plus cruel respecte «la digue» de la religion et des mœurs :

---

13 André Chénier, *Œuvres complètes*, éd. Gérard Walter, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 565-566.

14 *Ibid.*, p. 566.

Byzance, mon berceau, jamais tes janissaires
Du musulman paisible ont-il forcé le seuil ?
Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,
    Porter l'épouvante et le deuil ?

Son harem ne connaît, invisible retraite,
Le choix, ni les projets, ni le nom des vizirs.
Là, sûr du lendemain, il repose sa tête,
    Sans crainte au sein de ses plaisirs,

Que cent nouvelles lois qu'une nuit a fait naître,
De juges assassins un tribunal pervers,
Lancent sur son réveil, avec le nom de traître,
    La mort, la ruine ou les fers.

Tes mœurs et ton Coran sur ton sultan farouche
Veillent, le glaive nu, s'il croyait tout pouvoir ;
S'il osait tout braver, et dérober sa bouche
    Au frein de l'antique devoir.

Voilà donc une digue où la toute puissance
Voit briser le torrent de ses vastes progrès.
Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Byzance ;
    Tu planes sur ses minarets[15].

N'est pas nécessairement libre qui le clame au monde. A l'heure des perquisitions, des visites domiciliaires, des arrestations, des violences populaires, il est temps de hiérarchiser les servitudes. «Versailles» est l'ode suivante, consacrée a une révision de l'antithèse entre l'Ancien Régime et le nouvel ordre révolutionnaire conçu comme seuil de liberté. Lorsqu'il est traqué, Chénier trouve un refuge en Versailles, station consolatrice, étape éphémère et précaire contre Paris menaçant, abritant encore la rêverie, l'amour, la contemplation et la création poétique. Versailles ne renvoie plus à l'absolutisme honni. Cet «heureux rivage» est espace de calme et d'oubli, à l'inverse de Paris, ville souillée «des succès du crime» :

15 *Ibid.*, p. 183.

Paris me semble un autre empire,
Dès que chez toi je vois sourire
Mes pénates secrets couronnés de rameaux ;
D'où souvent les monts et les plaines
Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,
Sous de triples cintres d'ormeaux

Les chars, les royales merveilles,
Des gardes les nocturnes veilles,
Tout a fui : des grandeurs tu n'es plus le séjour :
Mais le sommeil, la solitude,
Dieux jadis inconnus, et les arts, et l'étude
Composent aujourd'hui ta cour[16].

Chénier a vu la Révolution basculer vers la Terreur et se refuse à considérer cette évolution comme un progrès.

Madame Roland se livre aux mêmes révisions, même si elles sont politiquement moins radicales, dans ses *Mémoires*, rédigés à la hâte en prison. Elle a le sentiment que les jours lui sont comptés, que la remémoration et l'écriture sont urgentes. Ses *Notices historiques* précèdent les *Mémoires* dans son plan d'origine, et elle y souligne, elle aussi, la continuité de l'Ancien Régime et de la Révolution en matière d'arbitraire et de corruption, rappelant cependant que son point de vue ne peut en aucun cas se confondre avec celui d'une aristocrate, parce qu'elle est et demeure foncièrement républicaine. Texte de désillusion politique donc : «Je ne savais pas qu'il était un régime plus affreux encore et une corruption plus hideuse ; mais qui l'aurait imaginé ? Tous les philosophes y ont été trompés comme moi». Mme Roland rejette les assimilations magnifiantes de la Révolution aux modèles de démocratie antique. La lectrice de Plutarque s'oriente désormais vers Tacite. Les *Notices historiques* dessinent un auteur que l'histoire déçoit, et n'ayant plus, à l'inverse de Condorcet, la croyance en une maîtrise politique de l'avenir. Madame Roland est désormais seulement résolue à formuler ses exigences politiques et éthiques.

Mais l'essentiel réside peut-être dans ses *Mémoires*, dont la rédaction répond aux violences qui la cernent. Elle s'insurge contre la dégradation et l'insulte. Cet objectif de réhabilitation est commun aux victimes de la

16 *Ibid.*, p. 184.

Révolution, quelles que soient leurs positions politiques et sociales. Madame Roland répond notamment au *Père Duchesne*, appelant à la mise à mort des députés girondins et de Madame Roland elle-même, qualifiée de «vieille édentée». Et quand elle est en mesure de le faire, la victime rappelle un passé conciliant vertu, intelligence et bonheur. En ce sens, Madame Roland ne diffère pas fondamentalement de Madame d'Oberkirch, de Morellet ou de Marmontel.

Cependant, Madame Roland ne professe aucune nostalgie de la vie aristocratique, ni des grandes institutions culturelles de l'Ancien Régime. L'éducation et la formation qui la mettent en mesure d'affronter héroïquement la mort ne doivent rien au comportement noble dont elle ne perçoit que l'arrogance. Elle estime que les milieux littéraires qu'il lui a été donné de fréquenter ne se caractérisaient que par la suffisance et la médiocrité. Ses refus, de plus, n'interfèrent en rien avec l'esprit contestataire limité et convenu de l'Académie. La formation que Mme Roland cherche à restituer dans ses *Mémoires* est très personnelle : elle refuse de séparer la vie affective de la vie intellectuelle, et les livres des hommes (comme Rousseau dans ses *Confessions*). Le foisonnement de ses rencontres est indissociable de celui de ses lectures. Dans la profusion de ses découvertes livresques, les personnalités marginales ont été essentielles: l'apprenti de son père qui laisse ses livres — dont *Candide* apparemment abandonné — disponibles dans l'atelier de gravure, l'abbé Legrand qui lui prête des «ouvrages de philosophie», l'horloger genevois Moré qui lui fait découvrir Buffon, le marbrier arpenteur qui lui recommande des ouvrages de physique et de mathématiques, M. de Boismorel enfin, qui est son lecteur attentif, et dont l'attitude est si différente de celle de son arrogante famille : il lui prête en effet les œuvres de Bayle et les Mémoires des Académies. Ces hommes sont les meilleurs médiateurs de la culture philosophique contemporaine. Madame Roland réserve ses sarcasmes pour les milieux littéraires qu'elle a fréquentés brièvement : intolérance et fanatisme de la société des demoiselles de Lamotte, incluant l'antiphilosophe de Vouglans; ineptie des assemblées littéraires de M. Vâse, où la complaisance et le grotesque vont jusqu'à autoriser l'éloge de la médiocre romancière Mme Benoît. Elle ironise enfin sur la contestation convenue de l'Académie, dont certaines manifestations lui semblent aussi dérisoires qu'incongrues.

La remémoration d'une enfance heureuse et studieuse, l'évocation rousseauiste des promenades de Meudon et des «tableaux mouvants du Pont Neuf», cèdent aux «aperçus» et «sommaires» que dicte une urgence croissante d'où surgit ce bouquet d'images :

J'allais quelquefois à Vincennes ; le réduit canonial de mon oncle était fort joli, la promenade charmante, sa société douce [...]. Le château de Vincennes était habité par nombre de personnes que la cour y gratifiait d'un logement [...] au retour de la promenade on s'arrêtait ordinairement le soir au pavillon du pont, sur le parc où se réunissaient les femmes. C'est là que je trouverais encore des tableaux à peindre, si j'avais le temps d'en faire ; mais les heures me talonnent, le chemin qui me reste à parcourir est bien long, je saute donc à pieds joints sur beaucoup de choses. Il y en aurait pourtant de jolies à dire sur les bals de l'allée des Voleurs, sur les courses de d'Artois, sur les folies de Séguin, caissier du duc d'Orléans, dont on célébrait la fête (de Séguin) par des illuminations, et qui fit banqueroute peu après ; et les agréables promenades du bois, et la belle vue du haut du parc sur la Marne, pour laquelle nous franchissions une brèche du mur [...] et mes lectures avec mon oncle, surtout celles des tragédies de Voltaire dont nous déclamions un jour, chacun à notre tour, quelques rôles lorsqu'à l'instant du plus grand pathétique Melle d'Hannaches, qui filait en silence, se mit à crier d'une voix grêle contre les poules, avec lesquelles nous eûmes envie de l'envoyer [...]. Ah ! j'y reviendrai, sur ces douces scènes, si l'on me laisse vivre [...] [17].

La tragique urgence permet l'expression sans précédent d'une nostalgie d'un monde disparu, mémoire parisienne et bourgeoise, distincte et pourtant proche de celle de l'aristocratique regret des fêtes galantes. Le Prince de Ligne trouvera les mêmes accents pour se souvenir de ses jeux et rires lors de ses années parisiennes, peu avant la Révolution. Face à l'anéantissement, la mémoire attachée à la vie et à ses plaisirs perd évidemment ses préventions politiques et idéologiques.

Dans le premier démantèlement de la mémoire officielle de la Révolution, qui pour l'essentiel se situe immédiatement après Thermidor, ce ne sont pas les textes que nous avons parcourus qui joueront un rôle important. Pour la plupart, ces textes ne connaîtront de publication qu'au XIXe, voire au XXe siècle, et permettront de mettre en cause une certaine filiation des Lumières et de la Révolution, et par là même une lecture sans nul doute trop finaliste du XVIIIe siècle.

Dans ce démantèlement initial — fort peu durable au demeurant — de la mémoire exaltant la Révolution, la réflexion critique sur la langue révolutionnaire a sans doute joué un rôle primordial. Dans ses articles de presse, avant d'être inquiété, Chénier dénonçait déjà la dénaturation

---

17 *Mémoires de Madame Roland*, Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », 1986, p. 328-329.

du sens des mots, déformations appelées à légitimer les violences. La réflexion systématique de La Harpe sur la langue (*Du Fanatisme dans la langue révolutionnaire*, 1797) s'est amorcée autour du 9 thermidor, ouvrant la voie à la liquidation de l'«esprit révolutionnaire». L'établissement et la publication du code de la langue révolutionnaire, la constitution d'une mémoire précise et accusatrice des crimes étaient sensés permettre, après la chute de Robespierre, de sortir de la Terreur. Mais La Harpe évoque aussi comme obstacle principal la dangereuse survie d'une mémoire scandaleuse de la fin d'Ancien Régime, susceptible à tout moment de relancer les mesures d'exception attentatoires au droit.

Pour La Harpe, le 9 thermidor reste à parfaire; et si les Jacobins et la Montagne sont vaincus, ils ne sont nullement éliminés, et laissent planer la menace d'une reprise des procès (contre les prêtres notamment) :

> Dans notre langue, dans celle de tous les hommes, ceux-là ont vraiment «une mémoire implacable», qui, dans un nouvel état de choses, ne pardonnent pas à quiconque était dans l'ancien ce qu'il devait être, vous font un crime de n'avoir pas été républicain dans une monarchie, d'avoir fait ce que le devoir vous obligeait de faire, d'avoir joui des droits qui étaient les vôtres, des biens qui vous appartenaient, de la considération que vous méritiez ; d'avoir servi et honoré votre patrie sous un roi, comme s'il eût été possible alors de séparer le roi de la patrie ; en un mot qui ont proscrit sans exception tout ce qui était quelque chose dans l'ancien gouvernement, parce qu'eux mêmes ne pouvaient jamais être rien dans aucun, et que pour avoir une existence, il ne leur fallait rien moins qu'une révolution si dignement nommée par eux-mêmes «le règne du sans culotisme». Les voilà bien ceux qui ont «une mémoire implacable»[18].

La mémoire révolutionnaire qui prend pour objet la fin de la monarchie serait fondée sur la rancœur et la revanche de la médiocrité. Ce point de vue est corroboré par Mercier, sympathisant girondin, dans *Le Nouveau Paris*. Cette instrumentalisation de la mémoire révolutionnaire serait confirmée par une attitude inverse et complémentaire, l'oubli ou l'atténuation du souvenir de la Terreur et de ses crimes:

---

18 La Harpe, *Du Fanatisme dans la langue révolutionnaire ou de la persécution suscitée par les Barbares du dix-huitième siècle contre la Religion Chrétienne et ses Ministres*, s.l., An V (1797), p. 37-38.

Ces nouveaux acteurs qui se présentent fièrement sur la scène, parce qu'ils n'y ont pas figuré comme assassins, qui se croient des politiques, depuis qu'ils se sont fait les singes de Machiavel, qui se croient des écrivains en arrangeant de petites phrases sur de grands crimes, qui se croient profonds parce qu'ils déraisonnent froidement sur les désastres et la destructions; ceux-là nous accusent d'avoir «trop de mémoire,» parce qu'ils voudraient bien qu'on n'en eût pas du tout, et de nous souvenir de nos maux, parce qu'ils ne les ont pas sentis. Ils trouvent «notre mémoire implacable,» parce que leur âme est impassible ; ils ne peuvent souffrir qu'on retrouve les forfaits pour les détester ; parce qu'ils ne les ont observés que pour en profiter[19].

Au procès ressassé et inépuisable de la corruption des élites de la fin de l'Ancien Régime répond ainsi, après le 9 thermidor, le procès des crimes révolutionnaires et de leur occultation intéressée.

Ce jeu des «mémoires implacables», prophétiquement annoncé par La Harpe, est bien ouvert pour les décennies à venir. Il ne faut pas perdre de vue que l'histoire littéraire achève de se constituer au sein même de ces débats : notamment avec La Harpe lui-même et son *Cours général de littérature* où on a pu voir aussi, et à propos de l'examen de la littérature philosophique du second versant du XVIIIe siècle, la naissance de l'histoire des idées. Le procès systématique du «philosophisme», accusé d'être la cause majeure du fait révolutionnaire, procès initié de manière systématique par La Harpe et repris non sans nuances par Chateaubriand, semblera l'emporter, dans un premier temps de «réaction», contre les gardiens vigilants de l'héritage philosophique et littéraire du XVIIIe siècle et de la Révolution, contre Marie Joseph Chénier qui, dans son *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature*, continue de célébrer envers et contre tout — comme s'il ne s'était rien passé — l'essor de la pensée et du savoir, de la science, de la littérature et des arts de la fin de l'Ancien Régime à l'Empire. Triomphe apparent, triomphe temporaire que celui de La Harpe et de Chateaubriand. Ce dernier vivra assez longtemps pour constater — des *Mémoires d'outre-tombe* à la *Vie de Rancé* — la résurgence du «mauvais soleil» de la Philosophie. Michelet quant à lui, autour de 1848, saluera le retour triomphant de Voltaire - retour salvateur au moment où plus personne ne l'attendait. Le rythme, croissant depuis 1820, des rééditions des grandes œuvres philosophiques et politiques de la seconde partie du XVIIIe siècle — rééditions pratiquement absentes sous l'Empire — confirme le constat de Michelet. Et

19 *Ibid.*, p. 38-39.

peut-être aussi la chanson de Gavroche sur sa dernière barricade : les Français n'en ont décidément jamais fini avec Voltaire et avec Rousseau.

JEAN-JACQUES TATIN-GOURIER
Centre Anatole France «Histoire des Représentations»
Université de Tours, François Rabelais